

POUR LE XXIII. DIMANCHE
APRÈS LA PENTECÔTE.

Sur la Tiédeur.

Non est mortua puella , sed dormit. Cette fille n'est pas morte , mais elle dort. S. Matth. c. 9.

J'APPLIQUE ces paroles à l'ame tiède, pour vous entretenir aujourd'hui, mes chers Paroissiens, sur un sujet aussi important, qu'il est peu connu. Notre Seigneur, en disant que cette fille n'étoit pas morte, mais qu'elle dormoit; s'exprimeoit auparavant ainsi; pour faire comprendre aux assistans qu'il lui est aussi facile de ressusciter un mort, qu'il est aisé de réveiller une personne endormie; ou bien pour leur faire entendre que la mort n'est qu'un long sommeil qui dure jusqu'à la résurrection générale, jusqu'au grand jour de l'éternité. Vous savez qu'il dit la même chose en parlant du Lazare; notre ami Lazare dort, je vais l'éveiller: *Lazarus amicus noster dormit, sed vado ut à somnò excitem eum.*

Mais il y a une autre espece de sommeil & une autre espece de mort que Jésus-Christ avoit en vue, quand il s'exprimoit de la

sorte : je veux dire le sommeil & la mort de nos ames ; & je veux à cette occasion vous parler d'un certain sommeil , qui détruisant peu à peu les principes de notre vie spirituelle , nous conduit insensiblement à la mort terrible du péché. Notre ame dans cet état n'est pas morte , mais elle dort : *Non est mortua puella , sed dormit.* Sommeil funeste , qui est le signe & l'avant-coureur d'une mort prochaine ! voie trompeuse , qui paroît droite , & qui aboutit à l'enfer ! Seigneur , apprenez-nous à la connoître , à la craindre & à l'éviter , moyennant votre sainte grace.

PREMIERE RÉFLEXION.

Je n'entends point par les ames tièdes , ces Chrétiens qui cherchent à concilier les maximes du monde avec la morale de Jésus-Christ : qui sont attachés au monde par goût , & qui servent Dieu par contrainte : qui voudroient bien ne pas se damner ; mais qui ne veulent rien souffrir de ce qui les gêne à un certain point. Ils ne veulent pas se jeter dans le précipice ; mais ils vont sans crainte jusques sur le bord : ils ne veulent pas marcher dans la voie large ; mais ils ne veulent pas non plus marcher dans la voie étroite : ils marchent entre deux dans un sentier qu'ils se sont eux mêmes tracé , & qui rentre nécessairement dans

la voie large ; parce qu'il est impossible de servir deux maîtres, & que quiconque n'est pas tout entier à Jésus-Christ est contre lui.

Je n'entends pas non plus par la tiédeur, ces sécheresses, ces dégoûts involontaires que les âmes les plus ferventes éprouvent quelquefois dans la pratique de la vertu & dans les exercices de la piété. Vous leur cachez de temps en temps, ô mon Dieu, la lumière de votre visage pour la leur faire désirer avec plus d'ardeur ; & pour leur faire sentir de plus en plus, que sans vous elles ne sont rien, vous paroissez quelquefois vous retirer & les abandonner à elles-mêmes. Dans cet état, elles gémissent, elles soupirent après vous : mais bien loin que cet état ait rien de criminel à vos yeux ; il est au contraire un grand sujet de mérite pour le Chrétien qui le souffre avec patience, & qui vous demeure fidele, ô Jésus, quoiqu'il ne trouve aucun goût, aucune douceur dans votre service.

Et certes, mes Freres : il est bien aisé de courir dans les voies du ciel, quand on y est doucement porté sur les ailes de la grace ; mais y marcher constamment ; ne point s'arrêter, ne pas retomber en arrière, quand on ne sent ni goût, ni force, ni consolation ; quand on est affailli de peines intérieures ; quand on marche, pour ainsi dire, dans les ténèbres ; quand on se

sent foible, languissant & triste jusqu'à la mort : voilà le vrai mérite, la vraie vertu, la vraie piété. Voyager par un tems calme & serein, dans une campagne riante, dans un chemin jonché de fleurs ; qu'y a-t-il de plus agréable ? Mais voyager par la pluie, les vents, la glace, la neige ; ah ! que le Juste amasse de mérites ! quand il ne relâche rien de sa ferveur dans cette cruelle position. O vous, pour qui je parle & qui m'entendez, ne perdez pas courage au milieu de ces rudes épreuves : après la tempête viendra le calme ; cet hiver affreux passera ; ce bouquet de myrthe sera changé en fleurs ; & la surabondance de grace que Jésus-Christ répandra sur son joug, fera que vous n'y trouverez plus ni pesanteur, ni amertume : *Computrescet jugum à facie olei.*

Je ne parle donc ici, mes Freres, ni de ceux qui voulant être chrétiens & mondains en même-tems, ne servent Dieu que par crainte ou par routine ; ni de ceux qui, sincèrement détachés du monde, ne trouvent cependant aucune consolation sensible dans le service de Dieu. Les premiers sont froids plutôt que tièdes ; & la tiédeur apparente des seconds suppose une ferveur extraordinaire.

J'entends par une ame tiède, un chrétien qui remplit, à la vérité, les devoirs extérieurs du Christianisme, mais qui les

se remplit négligemment. Il ne voudroit pas tomber dans de grandes fautes ; mais il ne se fait point une peine d'en commettre beaucoup de petites. La tiédeur est un état mitoyen entre l'habitude du péché mortel & la ferveur ; c'est-à-dire, une espede d'état mitoyen entre la mort & la vie. Une ame tiède n'est pas morte devant Dieu, parce qu'elle a la foi, l'espérance & la charité, qui sont les sources de la vie spirituelle : mais c'est une foi sans zele, une espérance sans fermeté, une charité sans ardeur. Entrons là-dessus dans quelque détail : faisons le portrait d'un chrétien fervent & celui d'une ame tiède : mettons-les à côté l'un de l'autre ; & voyez, mon cher Paroissien, auquel des deux vous ressemblez davantage.

Le chrétien fervent, c'est-à-dire, le vrai disciple de Jésus-Christ ne se contente pas de croire les vérités que sa Religion lui enseigne : il les aime, il les médite, il s'en occupe le jour & la nuit : il écoute toujours avec un nouvel empressement les instructions dans lesquelles nous lui expliquons ces vérités précieuses ; il craint toujours de ne pas les connoître assez bien ; & le desir qu'il a de les connoître, ne vient que du desir qu'il a de les pratiquer ; il les grave profondément dans son esprit, d'où elles passent dans son cœur, pour servir de règle à sa façon de penser & à sa maniere

de vivre. Il regarde les préjugés, les coutumes, les usages du monde qui ne s'accordent point avec les maximes de Jésus-Christ, comme autant d'erreurs, comme autant de pièges tendus par le démon pour tromper les âmes & les précipiter dans les enfers.

Le chrétien qui vit dans la tiédeur croit : mais il ne s'occupe guere des vérités qui font l'objet de sa croyance. Les instructions de ses Pasteurs l'ennuient & le font bâiller la plupart du tems : il les écoute par bienfiance, ou par habitude ; il les écoute comme quelqu'un qui pense en savoir assez & en faire assez.

Celui qui a de la ferveur est infiniment sensible aux biens & aux maux de la Religion. Il a souverainement en horreur non la personne, mais les écrits & la malice des incrédules. Il regarde les insultes que l'on fait à l'Eglise & à ses Ministres, comme s'il les recevoit lui-même personnellement. Les nouvelles que l'on publie à la gloire de la Religion le comblent de joie ; celles qui font à son désavantage le pénètrent de douleur, & il ne fait cacher ni l'un ni l'autre.

Celui qui est tiède ne prend guere de part à tout cela. Il n'approuve point les impies ; mais il voit sans être ému le mal qu'ils font à la Religion. Que la foi s'étende, ou qu'elle diminue, cela paroît lui être à peu près égal ; il n'en est ni fâché, ni bien-

aise ; ou du moins il ne se réjouit & ne s'afflige que très-légerement à cet égard. Telle est sa foi, par où il est aisé de juger qu'elle doit être son espérance.

L'espérance du vrai chrétien est ferme ; sa confiance en Dieu est inébranlable. Comme il a sans cesse devant les yeux les biens & les maux de l'autre vie, il voit indifféremment les biens & les maux de celle-ci. Le bonheur dont il espère jouir dans le ciel, le console de tous les malheurs qu'il peut effuyer sur la terre, & il détache son cœur de tout ce qui est sur la terre, crainte que cet attachement ne le privât à jamais des vrais biens dont il espère jouir dans le ciel. Ferme sur cette espérance, qui est à notre ame ce que l'ancre est à un vaisseau, les afflictions n'abattent point son cœur ; il ne s'enfle jamais de son bien-être. Dans l'adversité, il espère en Dieu ; dans la prospérité, il ne met sa confiance qu'en Dieu. Il voit, il adore, il aime, il baise sa main paternelle dans quelque situation qu'il se trouve.

Le tiède n'est pas de même à beaucoup près. Rarement occupé de ce qu'il craint & de ce qu'il espère dans l'autre vie, on le voit toujours très-sensible aux biens & aux maux de celle-ci : non qu'il veuille renoncer aux biens du ciel pour ceux de la terre ; mais tant qu'il se trouve bien sur terre, il ne se sent rien moins que pressé de la quitter.

pour aller au ciel. Dans l'adversité, il ne s'abandonne point au désespoir; mais il lui échappe souvent de se plaindre & de murmurer, sinon contre Dieu, au moins contre ses créatures; il ne maudit point les verges; il ne blasphème point les croix, mais il rejette tant qu'il peut les croix & les verges. Dans la prospérité, il ne va point jusqu'à oublier Dieu; mais il ne s'oublie pas non plus lui-même. Il rend grâces à la Providence; mais il se rend grâces aussi, & il s'applaudit, comme s'il étoit quelque chose.

Le vrai chrétien tremble continuellement à la vue de sa foiblesse & de ses misères. Il fuit tant qu'il peut, toutes les occasions du péché: il ne compte ni sur ses résolutions, ni sur sa vertu, ni sur ses forces; mais sur Dieu seul; & en conséquence, il prie sans cesse, il ne se lasse jamais de prier. Le tiède a confiance en Dieu; mais il ne se méfie point assez de lui-même: peu de vigilance, peu de précaution, beaucoup d'imprudences: il récite des prières, mais il prie peu, parce qu'il desire peu; & il desire peu, par la raison qu'il aime peu.

L'amour de Dieu dans le cœur du Juste est un feu qui s'enflamme de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin cette misérable chair, qui est comme un mur de séparation élevé entre Jésus-Christ & nous, étant détruite; l'âme fidèle s'envole & va s'unir

éternellement avec celui qui est l'objet de son amour. Comme le Juste ne perd jamais de vue le modèle divin de la perfection à laquelle nous devons tendre, il compte pour rien tout ce qu'il a fait, en comparaison de ce qui lui reste à faire pour y arriver. Il va toujours en avant ; il s'éleve sans cesse de vertu en vertu ; il croît, il avance de grace en grace, de lumière en lumière, jusqu'au grand jour de l'éternité.

L'amour de Dieu dans une âme tiède est comme une bluette, une petite bluette de feu cachée sous la cendre ; je veux dire sous une infinité de pensées, de desirs, d'affections terrestres qui, à la vérité, ne l'étouffent pas absolument, mais qui l'empêchent de s'enflammer, si bien qu'elle se consume peu à peu, & s'éteint enfin d'elle-même. C'est un amour sans tendresse, un amour sans activité, sans force, qui se soutient à peine dans les points essentiels, & ne se montre pas du tout dans les choses qui lui paroissent de peu de conséquence. Nous pouvons comparer l'âme tiède à un ami qui, dans certaines occasions importantes, ne voudroit pas manquer à son ami, mais qui ne craint pas de le désobliger dans ce qu'il appelle des minuties. Il ne voudroit pas rompre avec lui ; mais il n'a aucune de ces attentions qui entretiennent & augmentent l'amitié ; mais il ne cherche point à lui plaire ; c'est-à-dire, que celui qui vit dans la

tiédeur, n'est ni chaud ni froid : il n'est pas froid, puisqu'il n'a point encore perdu la grace sanctifiante; il n'est pas chaud, puisqu'il n'en desire pas l'accroissement.

Je fais, mes Freres, qu'il y a plusieurs degrés de ferveur, comme il y a plusieurs degrés de perfection; & parce que tous les chrétiens ne sont pas appelés au même degré de perfection, il n'est pas donné à tous d'avoir le même degré de ferveur. Mais prenez garde : nous sommes tous appelés à la perfection, quoiqu'à un degré différent & d'une manière différente. Jésus-Christ est notre modele; il faut nécessairement lui ressembler, pour être du nombre des Elus. Mais la ressemblance ne sauroit être parfaite : vous avez raison, & c'est justement pour cela que nous devons travailler sans relâche à perfectionner en nous la copie de ce divin original, & ne jamais dire, c'est assez bien, je suis assez parfait, je ne veux pas l'être davantage. Car voilà ce que disent les ames tiédées, sinon de bouche, au moins de cœur & par leurs actions, par leur négligence dans le service de Dieu, dans les devoirs de leur état, dans la pratique des bonnes œuvres.

Un chrétien qui vit dans la tiédeur, remplit assez régulièrement les devoirs extérieurs du christianisme. Il prie soir & matin; il assiste aux Offices de sa Paroisse; il approche des Sacremens à Pâques & même

dans d'autres tems : mais en tout cela il paroît si lâche qu'il semble le faire par habitude & par maniere d'acquiescement, plutôt que par un vrai sentiment de piété. Ses confessions & ses communions ne sont pas sacrilèges ; mais elles sont sans fruit : il n'est pas volontairement distrait en priant ; mais, il ne fait rien, ou presque rien pour prévenir les distractions dont toutes ses prières sont remplies. Il observe les jeûnes de l'Eglise ; mais ces jeûnes lui déplaisent ; il les adoucit tant qu'il peut, il trouve le moyen de les réduire à très-peu de chose.

Négligence dans les devoirs de son état. Il y a bien des choses qu'il pourroit faire & qu'il ne fait point, à cause qu'elles ne sont pas essentielles. Il y en a d'indispensables qu'il pourroit faire par lui-même, & dont il se décharge sur autrui. Il n'agit point par des motifs criminels ; mais il agit presque toujours par des vues purement humaines : & quand il a des vues chrétiennes, il mêle ordinairement des motifs humains & charnels. Il ne s'applique point à purifier ses intentions : il ne tend jamais à ce qui est mieux ; & avec lui tout ce qui n'est pas mal est assez bien.

Négligence dans la pratique des bonnes œuvres. Il pourroit visiter les malades de sa Paroisse, & il s'informe à peine de leur santé. Il pourroit consoler ceux qu'il voit être dans l'affliction, & il n'y prend pas

garde. Il pourroit prévenir les besoins des malheureux qu'il connoît, & il attend qu'on vienne le prier à mains jointes; & il assiste les pauvres à cause de leur importunité, plutôt qu'il ne fait l'aumône de bon cœur & de bonne grace. Il aime son bien, sa santé, sa tranquillité, non pas jusqu'à leur sacrifier son ame; mais il n'aime point assez son ame & son Dieu jusqu'à se gêner dans tout ce qui ne lui paroît pas d'une obligation étroite.

Négligence enfin par rapport aux fautes vénielles. Une légère médiance, une petite raillerie, une conversation inutile, quelques heures de tems perdu, quelque retour de complaisance sur soi-même, de petites impatiences, un attachement trop marqué pour certains plaisirs innocens, pour certaines commodités permises; manquer la Messe un jour ouvrable par pure paresse, ou les vêpres du Dimanche sans nécessité. Ces sortes de fautes & une infinité d'autres semblables, ne lui font gueres de peine, & lui donnent peu de remords. Il s'en confesse néanmoins; mais il ne travaille point à les corriger; parce qu'il les compte pour rien ou pour peu de chose.

Telles sont, mes Freres, les dispositions, telle est à-peu-près la conduite de ceux qui vivent dans la tiédeur. Ils croient en Jésus-Christ & à son Eglise; mais ils n'ont point de zèle pour la gloire de Jésus-

Christ ni pour les intérêts de son Eglise. Ils espèrent en Dieu par Jésus-Christ ; mais c'est une espérance qui tantôt approche de la présomption , & tantôt du désespoir. Ils aiment Dieu , ils lui sont fidèles jusqu'à un certain point ; mais ils ne s'efforcent pas de croître dans son amour , ils ne s'efforcent pas de lui devenir plus fideles. C'est-à dire , que parmi les Chrétiens qui ne vivent pas dans l'habitude du péché mortel , le plus grand nombre est celui des ames tièdes. Car enfin où sont les ames ferventes , dans quel âge , dans quelle condition les trouverons - nous ? Où sont les Justes qui travaillent de toutes leurs forces à devenir encore plus Justes ? & cependant , mes Freres , quoi de plus dangereux , quoi de plus à craindre que cette tiédeur ?

SECONDE RÉFLEXION.

QUAND on réfléchit d'un côté sur le commandement que Dieu nous fait de l'aimer de toutes nos forces , & de l'autre sur les dispositions de ceux qui vivent dans la tiédeur ; on conçoit à peine que la tiédeur puisse être compatible avec la grace sanctifiante ; & l'on ne conçoit pas du tout qu'un chrétien puisse demeurer long-tems dans cet état : voilà ce qui me fait trembler.

De toutes les questions que l'homme sage doit se faire à lui-même touchant ses dispositions intérieures par rapport à Dieu

& à son salut , il n'en est point de plus importantes que celle-ci : aimé-je Dieu de toutes mes forces ? Vous aimerez le Seigneur votre Dieu : ce n'est point assez : vous l'aimerez de tout votre esprit , de tout votre cœur , de toute votre ame : ce n'est point assez. Mais vous l'aimerez de toutes vos forces ; de toutes les forces de votre esprit , de toutes les forces de votre cœur , de toutes les forces de votre ame. Si je ne l'aime point ainsi , je ne l'aime point comme il veut , & comme il doit être aimé : c'est-à-dire que je ne l'aime point.

Il y a plusieurs degrés dans cet amour ; il y a plusieurs degrés de justice & de sainteté ; il y a plusieurs places dans le ciel : tout cela est vrai ; mais tout cela ne fait rien à la chose , & ce n'est pas là de quoi il s'agit. Tel n'a qu'un foible degré d'amour qui aime cependant de toutes ses forces ; & tel en a un degré beaucoup plus fort , qui n'aime point encore de toutes ses forces. Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de toutes vos forces ; voilà le Commandement : soit que vous l'aimiez beaucoup , ou que vous l'aimiez peu ; encore faut-il l'aimer de toutes vos forces. Ames tièdes , est-ce ainsi que vous l'aimez ? & si vous ne l'aimez point ainsi , comment donc pouvez-vous être tranquilles ?

Est-il bien vrai , mon cher Paroissien ; que n'étant ni froid ni chaud ; vous aimez

Dieu de toutes vos forces ? Est-il bien vrai qu'avec les lumières & les secours qu'il vous donne, vous ne puissiez pas être meilleur & plus parfait ? examinez votre vie ; entrez dans le détail de vos actions. Je ne dis point que vous soyez obligé de choisir & de pratiquer en tout, ce qui est le mieux ; mais je demande si vous choisissez, & si vous pratiquez en tout, ce que vous pouvez faire de mieux suivant vos forces ; c'est-à-dire, suivant la mesure des graces que vous avez reçues ? Vous dites soir & matin : mon Dieu, je vous aime de toutes mes forces : Qu'est-ce que cela signifie ? cela signifie, mon Dieu, je résiste à mes passions de toutes mes forces. Je combats les penchans de la nature de toutes mes forces : je fuis les occasions du péché de toutes mes forces ; j'évite le mal, je pratique le bien de toutes mes forces ; je travaille de toutes mes forces pour me rendre agréable à vos yeux ; & avec les graces que vous me faites, je ne puis pas mieux vous servir que je vous sers. Chrétien, qui vivez dans la tiédeur, tout cela est-il bien vrai ? Je n'en fais rien : il y a plus, je n'en crois rien ; il y a plus encore, cela n'est gueres vraisemblable ; ou pour mieux dire, cela ne peut point être ainsi ; car si cela étoit ainsi, vous seriez fervent & non pas tiède. Il est donc à craindre, tout au moins, & il est infiniment à craindre, que vivant dans la tiédeur, vous n'ayez pas le degré d'amour qui

est absolument nécessaire pour conserver la grace sanctifiante. Cette seule réflexion est capable d'effrayer les plus fervens & les saints : je ne l'approfondis pas davantage , crainte de trop alarmer les âmes timorées ; & en supposant que les tièdes conservent la grace , je dis qu'ils ne peuvent la conserver long-tems.

Nous ne pouvons aimer Dieu qu'autant qu'il nous aime ; cela est vrai : *Ipsè prior dilexit nos*. Mais l'amour qu'il a pour nous augmente à mesure que nous y répondons & que nous faisons bon usage de ses graces. Mais plus nous nous laissons enflammer , plus il s'enflamme lui-même , si j'ose le dire ainsi : mais plus nous faisons des efforts pour monter vers lui , plus il nous attire & nous élève par de nouvelles graces. Que si nous cessons de répondre à l'invitation qu'il nous fait de monter plus haut, notre lâcheté , notre ingratitude produisent nécessairement la diminution de ses graces & de nos forces, par conséquent, puisque nous n'avons de force que par la grace ; il s'ensuit de là que ne pas avancer dans la voie du ciel, c'est reculer : *Non progredi regredi est*,

Avancer dans le chemin du ciel, c'est combattre sans cesse pour vaincre nos mauvaises habitudes , & pour acquérir les vertus contraires. Dès que vous cessez de les combattre ces habitudes , elles prennent

bientôt le dessus; vos péchés se multiplient, & vous reculez. Avancer dans le chemin du ciel, c'est devenir de jour en jour plus attentif à éviter ce que nous appellons des fautes légères : si vous ne les évitez point, elles vous conduisent à de plus grandes; celles-ci à de plus grandes encore, & vous reculez. Avancer dans le chemin du ciel, c'est résister fortement à la nature; dès que vous cessez de lui résister, elle vous entraîne, & vous reculez. Avancer dans le chemin du ciel, c'est arracher les vices, les imperfections, qui sont dans notre ame ce que sont les ronces & les mauvaises herbes dans un champ : toujours il faut les arracher, parce que toujours elles repoussent : dès que vous les négligez, elles croissent, elles grandissent, elles s'étendent; & votre ame devient enfin semblable à la vigne de l'insensé, au champ du paresseux dont il est parlé au vingt-quatrième chapitre des proverbes.

Vous dormirez un peu, dit le Saint-Esprit au même chapitre; vous dormirez un peu, vous sommeillerez un peu, vous mettez un peu vos mains l'une dans l'autre pour vous reposer : & voilà que la cruelle indigence fondra sur vous tout à coup, comme un cavalier qui court à bride abbatue : *Veniet tibi quasi cursor egestas*. C'est-à-dire que votre tiédeur, votre paresse dans le service de Dieu produiront enfin la perte
de

de la grace sanctifiante , l'extinction totale de la charité : & votre ame dépouillé de ce trésor , se trouvera réduite à la misere la plus affreuse : *Veniet tibi quasi cursor egestas*. Ce qui revient au passage si connu de l'Apocalypse : que n'êtes-vous tout chaud ou tout froid ? mais parce que vous êtes tiède , je commencerai à vous vomir & à vous rejeter loin de moi. D'où l'on peut conclure que la tiédeur est plus dangereuse dans un sens , & peut avoir des suites plus funestes que l'habitude du péché mortel.

Un chrétien qui est dominé par quelque habitude criminelle , gémit au moins de tems en tems sur son misérable état ; son dessein n'est pas de persévérer toute sa vie dans le péché , il a quelques desirs de conversion , & il se propose de se convertir un jour ; au lieu que les tièdes ne pensent à rien moins qu'à se convertir , parce qu'ils s'imaginent n'avoir pas besoin de se convertir , parce qu'ils s'imaginent n'avoir pas besoin de conversion : persuadés qu'ils vivent assez bien , ils ne desirent pas de mieux vivre ; & leur ame ainsi disposée devient comme un objet insipide , fade , dégoûtant , que Dieu vomit enfin , & qu'il rejette sans qu'elle s'en apperçoive. La tiédeur est donc dans un sens plus dangereuse que l'habitude du péché mortel , & comme personne ne reprend ce qu'il a vomi , la tiédeur peut donc être regardée comme le signe , l'avant-cou-

reur, le prélude d'une réprobation éternelle. En effet, qui est-ce qui sera rassasié dans le ciel? ceux qui ont faim & soif de la justice, ceux qui étant justes, s'efforcent de devenir encore plus justes; ceux qui étant saints, travaillent à se sanctifier davantage. Or l'ame tiède n'a ni cette faim, ni cette soif; elle ne desire ni plus de sainteté, ni une plus grande justice, elle ne sera donc pas rassasiée, elle n'entrera donc jamais dans le ciel; la tiédeur est donc un signe de réprobation, une réprobation commencée.

Après cela, mes Freres, tranquillisez-vous sur ce que vous ne commettez pas des fautes considérables, sur ce que vous remplissez les devoirs extérieurs de la religion; mais prenez garde que cette tranquillité ne peut venir que d'un grand fond d'orgueil, & que les vertus sur lesquelles vous vous reposez, ne ressemblent pas du tout aux vertus chrétiennes; celui qui est humble n'est jamais content de lui-même, il tremble toujours de ne pas faire tout ce que Dieu demande de lui; & en conséquence il travaille de toutes ses forces à devenir quelque chose de mieux que ce qu'il est; l'ame tiède ne pense point ainsi, elle pense tout différemment; elle se borne à ce qu'elle est, parce qu'elle s'imagine être assez bien, elle est tiède parce qu'elle est orgueilleuse.

D'un autre côté les vertus chrétiennes

tendent de leur nature à la perfection, & pourquoi ? parce qu'elles sont une imitation de la sainteté de Jésus-Christ. Pratiquer les vertus chrétiennes, c'est imiter, c'est copier Jésus-Christ : or l'âme tiède ne tend pas à la perfection, elle ne travaille donc pas à imiter, à copier Jésus-Christ ; elle ne le prend donc pas pour modèle, ses vertus ne sont donc pas des vertus chrétiennes.

Vous croyez répondre à tout, mon cher Paroissien, en disant que vous évitez le péché mortel, & que vous seriez fâché d'en commettre aucun, & que cela suffit pour conserver la grace sanctifiante ; mais outre qu'il n'est pas aussi aisé que vous pourriez le croire, de distinguer dans la pratique les fautes vénielles d'avec les péchés mortels ; outre que les fautes vénielles, quand on les néglige, refroidissent la charité & conduisent insensiblement à la perte de la grâce, comme nous le remarquons tout à l'heure ; n'est-il pas à craindre que la peur du diable & de l'enfer ne soit le seul motif qui vous détourne du péché mortel ? je ne dis point que la crainte de l'enfer soit un mal, mais elle ne vous sauvera jamais, si elle n'est accompagnée de quelque étincelle de cet amour qui fait les justes : parce qu'enfin il est ridicule, il y a même une sorte d'impiété à prétendre qu'on puisse se sauver sans aimer Dieu.

Or je demande, si cet amour qui fait les justes, étoit joint à la crainte que vous avez de tomber dans les enfers; si vous étiez sincèrement attaché Dieu, ne cherchiez-vous pas à lui plaire dans les petites choses comme dans les grandes? ne savez-vous pas que ces fautes qui vous paroissent légères lui déplaisent souverainement? qu'elles ont une malice infinie, & qu'elles ne sont excusables à ses yeux qu'à cause de la fragilité humaine qui ne nous permet point d'en être tout-à-fait exemts: Réfléchissez bien là-dessus, & vous sentirez que le vrai amour de Dieu nous inspire nécessairement de l'horreur pour les plus petites fautes; que le vrai amour de Dieu renferme par conséquent le desir de la perfection, d'où je ne crains pas de conclure que celui-là n'a point le vrai amour de Dieu qui ne desire pas de se corriger, de se purifier, de se perfectionner de plus en plus, & qui n'y travaille pas de toutes ses forces: ames tiédés, voilà dequoi vous faire trembler. Plaise à Dieu que vous profitiez de ce qui me reste à vous dire, pour vous aider à sortir d'un état infiniment plus dangereux que vous ne sauriez l'imaginer!

TROISIÈME RÉFLEXION.

PREMIÈREMENT; mettez-vous bien dans l'esprit une fois pour toutes, qu'en qualité

de chrétien vous êtes appelé à la perfection : qu'y étant appelé vous devez y tendre, & faire tous vos efforts pour y arriver. Mettez-vous bien dans l'esprit que cette façon de parler, *je ne veux pas être un saint* ; c'est le langage d'un reprouvé. Qui-conque ne veut pas être saint, n'entrera jamais dans le ciel ; parce qu'il n'y a que les Saints qui y entrent. Eh ! pourquoi ne voudriez-vous pas devenir aussi saint que ceux dont vous lisez la vie, dont vous admirez les vertus, & dont l'Eglise honore publiquement la mémoire ? Vous fixez donc vous même le degré de sainteté qui vous convient ? mais quel est donc ce degré, quelle est cette place que vous vous choisissez ainsi dans le royaume des cieux ? je voudrois bien que vous nous la fîssiez connoître : c'est apparemment la dernière, mais la dernière ne peut être donné qu'à un Saint ; vous ne voulez point l'être, vous n'entrerez donc jamais dans le ciel.

En second lieu, ne vous comparez jamais, mon cher Paroissien, à ceux qui vous paroissent plus imparfaits & moins avancés que vous n'êtes dans les voies du salut ; comparez-vous plutôt avec ceux qui ont des vertus que vous n'avez pas, qui font des bonnes œuvres que vous ne faites pas, qui ont une piété bien supérieure à la vôtre. C'est une grande folie de regarder toujours au-dessous de soi, quand il est

question de faire le bien, & de pratiquer les vertus chrétiennes. Je ne suis pas un usurier comme celui-ci, je ne suis pas un avare comme celui-là, je ne suis pas un libertin, un impie comme cet autre, tels & tels qui vivent dans le même état que moi, ne tiennent point une conduite aussi bonne que la mienne; ils ne font pas ceci, & je le fais; ils font cela, & il s'en faut bien que je le fasse.

Pourquoy ne pas dire plutôt, je ne suis pas à beaucoup près si humble, si modeste, si doux, si patient, si mortifié, si détaché du monde, qu'un tel & un tel; je ne suis pas si charitable que celui-ci, je n'ai pas tant de piété que celui-là, & ainsi du reste: car voilà ce que se dit à lui-même un homme sage, un chrétien qui a tant soit peu d'humilité, tant soit peu d'amour de Dieu, qui est tant soit peu curieux de sauver son ame: point du tout, pour se trouver bon & assez bon, l'on se compare à ceux qui paroissent plus méchans ou moins bons que soi, & là-dessus on se tranquillise, comme si la malice de votre prochain faisoit votre bonté; comme si ses imperfections faisoient vos vertus, comme si sa damnation vous assuroit la vie éternelle.

Ah! vous ne raisonnez point ainsi lorsqu'il s'agit des biens & des honneurs de ce monde, vous regardez toujours au-dessus, jamais ou presque jamais au-dessous; tou-

jours plus haut , & plus haut encore. Je veux encore ceci , je voudrois encore cela ; pourquoi ne pourrois-je pas devenir aussi riche qu'un tel ? pourquoi ne parviendrois-je pas comme cet autre ? Mes Freres , vous le savez , c'est ainsi que pensent la plupart des hommes ; il en est peu qui ne desirant d'être quelque chose de mieux que ce qu'ils sont.

Nous courons aveuglement & comme des insensés dans le chemin de la fortune ; c'est à qui courra le plus vite , à qui fera le plus de chemin , rien ne nous lasse , rien ne nous rebute ; & dans le chemin de cette fortune éternelle , si je puis m'exprimer ainsi , de cette fortune que nous ne saurions acheter trop cher , on ne voit que des lâches qui s'arrêtent à chaque instant , qui après avoir fait un pas reculent de quatre ; qui au lieu de regarder devant eux regardent derriere , qui au lieu de se piquer d'une sainte émulation en voyant la ferveur de ceux qui les passent , s'applaudissent intérieurement à la vue des autres qui leur paroissent moins avancés. Nous courons avec fureur après des chimères , nous nous les arrachons , pour ainsi dire , les uns aux autres , & quand il s'agit de ravir le ciel , nous sommes toujours contents de nous-mêmes ; nous croyons toujours avoir assez de vertu , assez de piété , il semble que nous craignons d'en avoir trop : quelle honte !

Troisième remède contre la tiédeur : faites-vous un réglemeut de vie , & suivez-le sans jamais vous en écarter. Qu'est-ce qui entretient la ferveur dans les maisons religieuses ? la règle , l'exacte observation de la règle ? Dès qu'on la néglige , dès qu'on y touche pour l'adoucir , dès que l'on y fait la moindre brèche , tout est perdu. On se relâche aujourd'hui sur un point , demain on se relâchera sur un autre ; on dépouillera peu à peu la règle de tout ce qu'elle a de gênant ; le religieux enfin ne sera distingué des gens du monde que par son habit , & encore cet habit , nous le reconnoîtrons à peine. La règle donc , la règle jusqu'au moindre *iota* , sans quoi les Ordres Religieux qui auront fait dans un tems la gloire & la consolation de l'Eglise , seront dans un autre sa confusion & sa douleur.

Reglez donc votre journée , mon cher Paroissien , conformément aux occupations de votre état , ayez une heure marquée pour votre lever , pour votre coucher , pour vos exercices de piété , pour votre travail , pour vos récréations , pour tout ; mais prenez garde : il ne suffit pas de mettre de l'ordre dans l'extérieur , il faut que l'intérieur soit réglé aussi , sans quoi ce reglement de vie prétendu au fond seroit une routine toute pure. Ayez donc pour maxime de ne rien faire sans avoir auparavant dirigé & purifié votre intention ; préparez votre ame , non-

seulement avant la prière & les autres exercices de la piété; mais avant de commencer votre travail, avant d'entrer en conversation, & dans quoi que ce soit que vous ayez à faire ou à dire.

Quatrième remède contre la tiédeur : telles que puissent être vos vertus & vos bonnes œuvres, regardez tout cela comme rien : imaginez-vous que vous commencez à peine, & que vous n'avez pas même encore bien commencé. Un Religieux, qui après cinquante ans de profession ne se regarde pas comme un Novice, & comme le dernier des Novices, est aussi loin & plus loin de la perfection que le premier jour de son noviciat. Tous les chrétiens sont religieux, je veux dire que tous ont fait vœu d'observer une certaine règle, qui est l'Évangile; celui qui ne se regarde pas comme le dernier, & qui par conséquent ne s'efforce point d'atteindre les autres qui marchent devant lui; celui-là, tel qu'il puisse être, n'a pas l'esprit du christianisme, il n'est rien moins qu'un vrai disciple de Jésus-Christ.

Que n'avoit pas fait, que n'avoit pas souffert l'Apôtre saint Paul, soit pour la gloire de l'Évangile, soit pour sa propre sanctification? Cependant l'Apôtre saint Paul laissant derrière lui, ne comptant pour rien, oubliant ce trésor immense de vertus, de bonnes œuvres, de mérites qu'il avoit

amassés, il n'ouvrait les yeux que pour voir ce qu'il auroit voulu amasser encore. Mes Freres, disoit-il aux Philippiciens, dans cette Epître admirable qu'on ne se lasse jamais de lire, & que les Chrétiens devoient tous savoir par cœur, mes Freres, j'oublie ce qui est derriere moi. Mes desirs s'étendent & portent sans cesse mon ame vers Jésus-Christ, qui marche devant moi, & qui m'appelle toujours plus loin. Je le suis, je m'élançe, je fais continuellement de nouveaux efforts pour l'atteindre, jusqu'à ce que je le tiennè, & que j'embrasse éternellement ce divin objet qui m'attire, qui enchaîne mon cœur par les charmes de sa grace, depuis le moment où il m'a pris & embrassé dans les entrailles de sa miséricorde: *Sequor autem, si quomodò tandem comprehendam à quo comprehensus sum.*

C'est que plus on avance dans la connoissance de Jésus-Christ & dans la pratique des vertus chrétiennes, plus on voit de chemin à faire. Mais hélas! qui est-ce qui connoît Jésus-Christ? qui est-ce qui le regarde? qui est-ce qui s'embarrasse de le suivre? qui est-ce qui croit être obligé de rendre à la perfection? Il est cependant de foi que personne n'entrera dans le ciel, à moins qu'il ne soit trouvé conforme à Jésus-Christ, qui est le modele, comme le chef des prédestinés: c'est-là non-seulement un article de notre foi; mais le fon-

lement & comme l'abrégé de notre foi. Juste ciel ! où en sommes-nous donc, & que prétendons-nous devenir avec cette ombre de Christianisme qui nous aveugle ?

J'appelle une ombre de Christianisme, le Christianisme des ames tiédes : elles croient les vérités de la Religion ; mais elles sont peu sensibles aux biens & aux maux de la Religion. Elles espèrent en Dieu ; mais elles se confient aussi en elles-mêmes ; elles s'aiment assez pour ne pas commettre certains péchés qui méritent l'enfer : mais elles ne vous aiment point assez, ô mon Dieu, pour chercher à vous plaire dans les petites choses, pour tendre à la perfection à laquelle vous les appelez. Une foi sans zèle, une espérance sans fermeté, une charité sans ardeur, un amour sans activité, sans tendresse : voilà, mes chers Paroissiens, le Christianisme des ames tiédes ; & je dis que c'est-là une ombre de Christianisme qui les aveugle, parce qu'elles ne voient pas que cet état de langueur, d'assoupissement, d'engourdissement les conduit sans qu'elles s'en apperçoivent à la réprobation & à la mort éternelle.

Ne permettez donc pas, ô mon Dieu, que je demeure plus long-tems dans ce malheureux état. Et s'il est vrai qu'il y ait encore dans mon ame quelque petite étincelle de votre amour ; ranimez-la par le souffle de votre grace, avant qu'elle s'étei-

Xvj

gne tout-à-fait. Fondez la glace de mon cœur, attendrissez-le, dilatez-le, afin que je marche, que je coure dans la voie de vos commandemens. Donnez-moi la faim & la soif de la justice & de la sainteté. Faites que je soupire sans cesse après vous, que mes yeux soient continuellement fixés sur vous; que je tremble de vous déplaire en quoi que ce soit; & que j'aie, pour les fautes les plus légères, autant d'aversion & d'horreur que je dois en avoir pour les plus grandes. Que je travaille sans relâche à corriger mes imperfections, pour exprimer en moi l'image de Jésus-Christ mon Sauveur; afin que paroissant devant vous après ma mort, je puisse être trouvé conforme à ce divin modele de toute perfection, & recevoir de votre miséricorde, ô mon Dieu, la couronne que vous avez promise dans le ciel à ceux qui vous auront cherché, qui vous auront aimé de tout leur cœur & de toutes leurs forces sur la terre. Ainsi soit-il.

